

Préface

Le projet d'anthropologie de Julien Clément sur le rugby des Samoans constituait un défi majeur – défi qu'il a brillamment relevé. Je ne suis pas anthropologue et me garderai bien d'émettre une opinion sur cet aspect de son travail, qui a été suivi par d'éminents spécialistes. C'est en physiologiste que je donnerai quelques impressions sur cette recherche et ses conséquences dans notre compréhension du fonctionnement du cerveau humain.

Le jeu de rugby, avec lequel j'ai dû me familiariser, est certainement l'un des jeux les plus complets dans la mesure où le cerveau des joueurs doit combiner, selon moi, trois grandes composantes de l'action humaine. Il « met en jeu » : a) un corps-à-corps fréquent et qui s'apparente aux formes les plus élaborées de lutte ; b) une agilité au plus haut niveau des performances possibles qui exige une maîtrise exceptionnelle des décisions dans un environnement de mouvements complexes ; c) des tâches cognitives complexes exigeant la surveillance de l'ensemble du terrain, comme sur un échiquier ; d) une capacité visiomotrice à la fois physique et mentale exceptionnelle pour le « buteur » qui doit lancer au pied, entre les deux poteaux, dans des conditions climatiques parfois hostiles, un ballon ovale à des distances considérables et sous des angles défiant souvent la précision de la visée. Par rapport à cela le service du champion de tennis paraît un exploit très simple.

Le cerveau du joueur de rugby est donc sollicité dans toutes ses capacités, et il faudrait ajouter la dimension si importante des jeux de rôles émotionnels qui appartiennent au répertoire du cerveau des émotions et au cerveau social.

Julien Clément a formulé l'hypothèse audacieuse que le succès des Samoans au rugby face à des équipes internationales très largement financées et fortement entraînées n'était pas seulement dû à leur physique impressionnant ou à leur agressivité dans le jeu, eux-mêmes liés à leur socialisation, mais à des facteurs culturels et sociaux plus globaux. Plus précisément encore, ces facteurs font apparaître cette force et cet

PRÉFACE

engagement sous un tout autre jour : ils sont inscrits dans la position même des jeunes hommes samoans au sein de l'organisation sociale de Samoa. Les qualificatifs posés sur cette dimension physique et psychologique du jeu des Samoans méconnaissent généralement ces dimensions et font craindre le risque d'une mauvaise compréhension de la dimension corporelle à Samoa. Julien Clément parle de « cultures physiques » – et ce pluriel représente sur le plan scientifique une démarche passionnante pour essayer d'établir un véritable lien entre les sciences humaines et sociales – plus particulièrement ici l'anthropologie – et les neurosciences cognitives.

Lorsque Julien Clément est venu me voir, intéressé par mon livre *Le Sens du mouvement* et inspiré par les travaux de Marcel Mauss sur les techniques du corps, nous avons rêvé ensemble de pouvoir compléter les observations et enquêtes qui caractérisent les méthodologies des sciences humaines et sociales par des mesures de mouvements faites sur le terrain à Samoa, ou en invitant des Samoans à venir au Collège de France pour permettre l'étude, par exemple, des comportements de feinte, de « deux-contre-un », etc.

Cela n'a pas été possible et il manque donc dans ce travail une dimension d'objectivation de données recueillies par des mesures. Mais Julien Clément a remplacé cette approche quantitative par une très riche analyse des relations entre joueurs et d'une certaine façon cette partie de sa thèse, dont le dernier chapitre du livre donne un aperçu, a peut-être apporté plus de renseignements que ne l'auraient fait des mesures de cinématique. Toutefois, maintenant que l'analyse a été effectuée et que des hypothèses sont formulées, on pourrait utiliser des méthodes modernes de mesure des trajectoires, comme celle mise au point à ETH Zurich dans le programme européen TANGO, pour étudier les stratégies des joueurs.

Julien Clément a souhaité placer son approche du rugby dans le cadre des théories modernes de l'importance du corps dans les fonctions cognitives les plus élevées, la perception d'autrui, la planification du geste et de la trajectoire des déplacements, la perception et l'organisation de l'espace, les stratégies de coopération et de compétition, la décision et l'anticipation. Il a largement intégré les théories sur l'« *embodiment* », très en vogue sur la côte ouest des États-Unis. Dans les premiers chapitres du livre, il apporte des arguments pour la reconnaissance dans le sport du rôle des pratiques

PRÉFACE

domestiques et culturelles au sein de la famille et du village, qui constituent une culture du corps très polyvalente, et se reflèterait dans la polyvalence et l'interchangeabilité du jeu Samoan par contraste avec la spécialisation des rôles dans les équipes occidentales. La spécialisation des équipes françaises par exemple reflète bien le cloisonnement des disciplines et des métiers typique de notre culture.

De même j'ai été très frappé par l'importance du concept de « force » qui, à Samoa, dépasse de beaucoup le concept, très inspiré de la physique, qui prévaut dans nos cultures. À Samoa la force est, si j'ai bien compris, non seulement socialement partagée mais mise à la disposition de la nation samoane toute entière, selon des modalités propres à cette culture. On retrouve évidemment cela sous une autre forme dans nos équipes liées à des villes et dans l'impact national d'une victoire comme celle de l'équipe de France championne du monde de football. Cette victoire a induit un enthousiasme au niveau national dans le « corps social ». Mais celui-ci repose sur des bases très différentes à Samoa. Je ne sais pas si aujourd'hui, compte tenu des enjeux financiers qui sous-tendent le prestige des joueurs, cette notion de force incarnée au niveau social ou national est présente dans les équipes occidentales au point où Julien Clément la décrit pour Samoa (voir par exemple la disparition en France de la notion de « Patrie » pour laquelle on était prêt à sacrifier sa vie).

Une autre observation qui ne manque pas de susciter l'intérêt du physiologiste est le fait que les Samoans préfèrent plaquer « au torse », où se situent le « souffle » et le ballon, alors que les Français par exemple plaquent souvent aux jambes pour arrêter la progression de l'adversaire. Si cette observation est vraie – je me permets de spéculer librement, et sans aucune preuve –, elle révèle une différence fondamentale de conception du jeu très personnalisée par la victoire sur un adversaire perçu comme une personne dont on veut maîtriser la « force », avec qui on veut confronter son identité physique et morale, par contraste avec une conception du jeu comme ayant pour but le franchissement de la ligne de but par des « agents » dont la personnalité importe peu.

L'analyse que fait Julien Clément des différents espaces (égocentré, allocentré, hétérocentré) suggère la possibilité d'un autre espace « sociocentré » qui correspond à des travaux récents faits par les psychologues

PRÉFACE

sur les bases neurales de la représentation des réseaux sociaux. Cette gestion des espaces n'est pas sans lien avec le fait que les Samoans semblent privilégier une disposition dans laquelle chaque joueur affronte un adversaire et tente de franchir cet obstacle, alors que les Français, par exemple, cherchent le « surnombre », ce qui suppose un déploiement des joueurs dans l'ensemble du terrain et des inversions de côtés fréquentes avec une habileté dans les passes longues, etc. Il serait intéressant de comparer les stratégies des Français et des Samoans au jeu d'échecs (pour autant que cela soit une pratique répandue sur place – si cela ne l'était pas, ce serait également révélateur) !

Aujourd'hui nous avons à réfléchir à des façons nouvelles de penser les relations entre les habitants de la planète qui tiennent compte des formidables changements qui se produisent sous nos yeux sans que nous puissions en saisir la portée. Dans le domaine des sciences, les neurosciences et la physiologie ont été dominées par des approches molécularistes qui ont perdu de vue l'homme dans sa globalité. Deux approches sont restées sans lien. D'une part, une étude du sujet seul face au monde, solipsiste, dont les comportements, les fonctions cérébrales ont été étudiées par des méthodes quantitatives. De l'autre, des études de sciences humaines et sociales s'intéressant aux structures et aux invariants sociaux et culturels avec des méthodes propres à ce domaine mais coupées de la mesure dite « réductionniste », et éloignées de la complexité du réel, des sciences du vivant par exemple.

Or, actuellement, on assiste à un mouvement de fond porté par de jeunes anthropologues comme Julien Clément, de jeunes géographes, des biologistes, des philosophes, des mathématiciens, des architectes, des ingénieurs, des sociologues, etc. Ils demandent que l'on s'occupe moins des structures et des universaux et que l'on remette « le sujet au centre », comme le proposait la phénoménologie, méprisée pendant quelques décennies sous l'influence de la philosophie analytique qui plaçait la logique et le formalisme au fondement de la pensée humaine, en oubliant la personne et ses émotions. Ce dernier courant est porté par de nombreux échecs. Les échecs des théories mathématiques de l'économie qui ont cherché à simplifier le monde complexe des motivations humaines, ceux de l'enseignement, qui cherche aujourd'hui à trouver de nouvelles voies

PRÉFACE

comme «La Main à la pâte». L'échec des architectes, qui ont imposé à des millions de personnes des villes déshumanisées en les obligeant à vivre dans des bâtiments construits selon les seuls impératifs et critères du coût et de «maillages» sinistrement uniformes ignorant complètement les individus, leur culture, leurs désirs ; des transports qui ne se sont intéressés qu'à des «flux» et du matériel ; de l'industrie qui a vidé le travail des agents du contenu de leurs savoirs, envoyant la fabrication à l'étranger, pour ne garder que la notion de coût financier frustrant les travailleurs de la fierté de leur savoir-faire.

Que l'on me permette d'oser dire que le travail de Julien Clément se place pleinement dans ce courant de recherche d'approches nouvelles. Il en reflète la richesse et, bien sûr, les balbutiements. Certains y verront un mélange étrange d'approches ethnographiques, sociologiques, psychologiques, économiques, physiologiques et même autobiographiques. Ce serait, à mon humble avis, une erreur de lecture. D'autres y prendront des informations sur l'entraînement des sportifs. En fait je suggère que ce livre nous propose la chose la plus précieuse en matière scientifique, un nouveau *paradigme* – avec l'étude de ce qui se passe entre les joueurs sur le terrain de rugby comme le révélateur du choc des cultures, des confrontations entre croyances, règles morales et exigences de la compétition, des aspirations individuelles et des relations sociales, des moyens d'affirmation de l'identité de soi et de sa communauté, etc.

Derrière la description très précise qu'il fait ici du contexte du jeu des Samoans, Julien Clément nous propose un livre passionnant pour réfléchir aux grands enjeux de notre époque. C'est là l'introduction d'une œuvre qu'on lui souhaite de pouvoir poursuivre en brisant les barrières disciplinaires pour mieux comprendre ce qu'au Colloque de Royaumont il y a près de quarante-cinq ans on a appelé «l'unité de l'homme».

Alain Berthoz